

## propos recueillis par Nathalie Beau et Éliane Meynial

De ses premières expériences au sein du « Collectif pour un autre merveilleux », puis au Sourire qui mord, jusqu'à son travail actuel aux éditions Être, Christian Bruel retrace son parcours et explique la continuité de sa démarche. Nathalie Beau et Éliane Meynial: En 1975, quelles étaient les motivations qui vous ont amené à entrer dans le monde de l'édition?

Christian Bruel: Nous sommes dans la mouvance militante de l'après 68. J'étais un transfuge de l'université et, en compagnie de Patrick Fillioud et de Pierre Jacquin, nous fondons Im-média, une agence de presse de « contre information » dont les trois activités principales sont : Le Cri des murs, un journal en affiches, publication militante diffusée par abonnement dans les comités d'entreprises, Radio-Assifa, un magazine sonore en arabe dupliqué en cassettes, et un projet « jeunesse » resté informel. J'ai quitté l'agence pour donner corps à ce projet en créant un groupe de réflexion sur la littérature de jeunesse baptisé « Collectif pour un autre merveilleux » où se retrouvent

universitaires, enseignants, journalistes, psychologues, artistes qui analysent les contenus de la production pour la jeunesse des années 60-70. Une scission interviendra assez rapidement : les uns, majoritaires, souhaitaient voir les enfants eux-mêmes créer leurs livres, les autres dont j'étais, moins nombreux, attendaient des adultes créateurs qu'ils investissent pleinement ce champ culturel sans condescendance ni démagogie.

32 personnes nous contactent suite à la publication d'un manifeste dans Libération et parmi elle, l'illustratrice Anne Bozellec, de retour de Colombie où elle a beaucoup travaillé dans le domaine du livre. C'est elle qui illustrera Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon, mon premier album écrit avec Anne Galland. Sans aucune connaissance du monde de l'édition et de la distribution, nous faisons imprimer Julie, en 1975, sous la marque « collectif pour un autre merveilleux- Immédia » et, en un an, il se vend plus de 5000 exemplaires, moins en librairie (distribution artisanale) que par correspondance au sein de réseaux militants et associatifs (par le biais d'un bulletin de liaison d'abord de 8 pages puis de 16 avec un bon de commande joint à chaque livre).

Avant même la création officielle de ce qui deviendra les éditions Le Sourire qui mord, en 1976 (le « collectif pour un autre merveilleux » s'étant éteint), nous recevons un courrier de la commission chargée des publications destinées à la jeunesse : *Julie*, un livre « morbide », « triste » et « pornographique », est en infraction avec plusieurs articles de la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse ! Loi dont nous ignorions tout. Nous avons d'ailleurs dû découvrir les us et coutumes interprofessionnels de l'univers du livre au fur et à mesure.

Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon, ill. A. Bozellec, Le Sourire qui mord



LE POURIRE QUI MORD Le Pou éditeur (alias Pou Rire qui mord) in Espèces de Poux de Nicole Claveloux éditions Être

Vivre sans moi, je ne peux pas, ill. G. Dendooven, éditions Être



Le second livre *Qui pleure*? paraît en 1977. C'est le premier album en quadrichromie d'une structure éditoriale qui publiera un livre par an les six premières années, puis deux ou trois : la production annuelle ne dépassera jamais cinq nouveautés durant les deux décennies d'existence du Sourire qui mord, l'éditeur dont les livres « craquent entre dents de lait et dents de sagesse », enseigne dont j'ai découvert l'anagramme programmatique des années plus tard : « le risque ou dormir »!

La littérature enfantine était alors un champ culturel majoritairement conservateur où les stéréotypes reproduisaient à l'envi les valeurs aseptisées d'un système social sans ancrage dans la réalité. Nous souhaitions donner à voir et à comprendre le monde autrement, plus comme un questionnement que comme l'ensemble assené de vérités révélées. Et ce tant sur le fond que dans la forme. Nous avions l'intuition que l'image n'était pas simple illustration inféodée au texte mais bien partie prenante de la machine à faire du sens et de l'émotion. Il ne s'agissait pas de faire des livres « pour » enfants, mais des livres accessibles aux enfants, des livres accueillant les enfants dans la communauté des faiseurs de sens. Loin du consensus, plutôt à rebrousse-poil, souvent qualifiés de « difficiles », ces livres revendiquaient des « micro-climats », ce que nous appellerions aujourd'hui des bulles ou des poches de résistance. Ils se vendaient sans avoir trop sacrifié pour se vendre. En 1985, après 10 années d'existence, Le Sourire qui mord a trois salariés et demi. Vingt-sept titres au catalogue. Plusieurs titres sont traduits, dont Julie en onze langues. Mais l'époque a changé. Les lois du marché prennent le pas sur les réseaux associatifs et militants, les difficultés économiques s'amoncellent.

Pierre Marchand, l'éditeur des ouvrages pour la jeunesse chez Gallimard, propose son soutien au Sourire qui mord menacé de disparition : - « Tu ne peux pas disparaître de l'écosystème éditorial ! » me dit-il. Tout en gardant une totale indépendance éditoriale, j'ai ainsi pu bénéficier d'une diffusion et d'un apport logistique (et souvent financier) pendant dix ans. Mais contrairement à ce que tout le monde pensait, nous n'étions pas une collection de Gallimard-Jeunesse (ce qui nous aurait sauvé!) et jamais Gallimard n'est entré dans le maigre capital du Sourire qui mord qui a dû fermer en 1995. Par ailleurs, en 92, j'avais été élu à la présidence du groupe jeunesse du Syndicat national de l'édition. Là, nous avons majoritairement combattu le principe même d'un prêt en bibliothèque, payé par le lecteur et nous avons multiplié les actions de promotion de cette littérature. Cette responsabilité bénévole et chronophage m'a beaucoup accaparé, sans doute aux dépens de mon travail d'éditeur. Réélu en 1995, j'ai démissionné dès que Le Sourire qui mord a cessé ses activités.

N.B. - E.M.: Et vous créez les éditions Être ?

C.B. : Sans doute parce qu'il vaut mieux être qu'avoir été !!!

J'aurai pu me demander, fin1995, s'il fallait intégrer une autre maison. Mais rassurons-nous : aucune proposition ne m'a été faite. Sauf l'amicale approche des éditions Verdier qui souhaitaient publier aussi en direction de la jeunesse... mais qui en furent dissuadées par leur diffuseur. Alors, toujours indépendant, intégralement propriétaire de mes dettes, j'ai créé les éditions Être, fin 1996. Avec une politique éditoriale voisine de celle du Sourire qui mord, la même volonté de faire miroiter les possibles humains, la même bataille pour des microclimats de lecture, l'exigence conservée dans le travail avec les auteurs et les illustrateurs. Deux différences notables : une production plus importante (trente-deux titres en six ans) et des achats de droits étrangers.

Par ailleurs, autre signe de continuité, les créations côtoient quelques anciens titres venus du catalogue du Sourire qui mord puisque tous les auteurs (sauf deux) m'ont cédé les droits d'édition. Dans la lignée de la monographie Nicole Claveloux & compagnie, publiée au Sourire qui mord, je reste attaché, avec la collection Boîtazoutils, à la publication d'ouvrages explorant ce champ culturel. Après le Claude Ponti de Sophie Van der Linden et mon Anthony Browne, un livre sur Wolf Erlbruch est en préparation.

N.B. - E.M.: Du Sourire qui mord aux éditions Être, observez-vous des changements dans vos relations avec les bibliothécaires et les enseignants ?

C.B.: J'ai incontestablement bénéficié d'un capital d'intérêt, voire de sympathie des bibliothécaires qui avaient suivi et soutenu l'aventure du Sourire qui mord. Le monde des bibliothèques a connu un grand essor en 1981, et le livre de jeunesse est entré plus massivement à l'école. Mais je trouve cependant la situation plutôt dégradée, essentiellement faute d'une véritable formation en littérature de jeunesse, tant dans les IUFM, que pour les futurs bibliothécaires... Quand on pense qu'il

est encore possible d'être professeur des écoles sans avoir reçu la moindre formation sérieuse sur ces questions!...

N.B. - E.M. : Quel était le rôle de la petite édition dans le paysage éditorial des années 80 ?

C.B.: Les petites maisons d'édition, constatation banale, jouaient (et jouent) les poissons-pilotes. La marge de la production actuelle des grandes structures éditoriales est manifestement redevable aux francs-tireurs de ces années-là. Comme elle l'est de la production d'autres maisons autonomes plus importantes, comme L'École des loisirs, par exemple. Car la taille d'une maison, fût-elle minuscule, n'est la garantie de rien. Seule compte la politique éditoriale. Pourquoi faire plus mal des livres que les grands feraient très bien ? Les secteurs à fort investissement industriel nous sont interdits? Contournons.

Mais l'une des difficultés tient à l'exemplarité : certains livres sont la preuve, internationalement reconnue, qu'une création autonome de qualité est possible, mais nous savons très bien quelle gymnastique épuisante conditionne cette prise de risque. Et parce que peu le savent, il y a une fonction de leurre. Alors, quel est le rôle joué aujourd'hui par la petite édition ?

Le paysage éditorial change. La concentration s'est accélérée comme jamais. Et je pense que le véritable goulot d'étranglement sera au niveau de la diffusion dans les années à venir.

Il faut se battre sur des secteurs « pointus », savoir où l'on « est », sans céder aux effets de mode et sans court-circuiter la chaîne du livre.

L'édition étant une industrie, on doit

s'inscrire dans cette réalité qui implique la prise en compte de la chaîne. La notion même d'indépendance est complexe. Et elle n'est la garantie de rien. Reste que la différence fondamentale entre les petits et les gros éditeurs concerne la structure du capital : la petite édition tente de dégager des bénéfices qui lui permettent de continuer à publier, contre vents et marées, des talents qui lui importent et lui semblent devoir compter pour l'humain ; la grosse édition doit, de plus, des comptes et des dividendes à ses actionnaires qui contrôlent, en retour, la rentabilité des publications.

N.B. - E.M.: Revenons sur la part plus importante de traductions dans le catalogue des éditions Être, comment l'expliquez-vous ?

C.B.: C'est un problème de qualité des concepts et des textes d'albums. Nous avons des graphistes formidables mais la production contemporaine souffre généralement d'un déficit de sens. Et je n'évoque pas seulement ici les frilosités sociales et les aveuglements idéologiques qui fondent la nécessité d'une démarche éditoriale militante comme celle de Rue du Monde : le vrai tabou de la production pour la jeunesse restant celui de l'argent, du capital et des rapports de production. Les albums qu'on me propose, pour ne parler que d'eux, me semblent souvent vains. L'écart d'avec la norme relève au mieux, de la bonne idée. Le travail de la langue, la manière authentique d'être au monde, l'insoumission à l'ordre des choses ne sont pas monnaie courante. Mais le sont-ils, actuellement, dans d'autres secteurs culturels... et dans la vraie vie ?. Et n'ayant pas eu, ces deux dernières années, assez de temps, de force et de moyens pour les susciter et les accompagner, je les cherche tout simplement dans les catalogues des confrères étrangers. Dès cette fin d'année 2003, je vais renouer avec des créations.

**N.B. - E.M. :** Où en sont vos motivations 25 ans plus tard ?

C.B. : Aujourd'hui, le libéralisme ambiant dilue tout dans un consensus mou. Le politiquement correct fait des ravages. L'époque est inquiète et frileuse. Tandis que la société est infantilisée comme jamais, l'enfance est faussement protégée et la culture est toujours suspecte. Cette régression idéologique va au pas des contraintes économiques qui pèsent sur les productions. Pourtant, je veux croire avec Bernard Noël que « le trouble est la condition du sens ». Je pense que les livres permettent encore (à moindre coût si on les compare à d'autres domaines culturels) de témoigner de « la diversité des éprouvés » chère à Pierre Bergougnioux. Les albums littéraires m'importent. Et le combat pour qu'ils rencontrent les lecteurs, quel que soit leur âge.